

« habitée, il recommanda seulement qu'on évitât que je ne
« fusse aperçu d'un prisonnier qui s'appelait de Livry. Mon
« nom ne sortait pas de la tête de ce malheureux jeune
« homme ; il avait déjà fait plusieurs tentatives d'évasion,
« citant toujours mon exemple, et se plaignant au ciel de
« ce qu'un homme ne pouvait pas venir à bout de faire ce
« qu'un autre avait fait. Le bon commandant pensait que
« son prisonnier deviendrait fou, s'il voyait en personne
« celui dont on lui avait tant parlé, et dont il parlait tou-
« jours : nous ne nous sommes pas rencontrés... »

Ces années de paix et de tranquillité devaient prendre fin. En 1789, La Fayette, qui commande en chef la garde nationale, use en vain de toute son influence pour attirer Pontgibaud. Celui-ci, grâce à son bon sens et à sa logique de soldat, n'est pas entraîné par les déplorables théories de son ancien chef, et il le laisse à ses illusions. Mais les événements se précipitent, le danger devient imminent, il faut songer à sa sécurité. Pontgibaud émigre avec son frère aîné, sa belle-sœur et leurs enfants. On ne croyait pas à une révolution, on pensait que ces troubles seraient passagers et permettraient un prompt retour. La famille de Pontgibaud s'est réfugiée à Lausanne ; elle voit bientôt s'épuiser les fonds qui devaient être suffisants pour une courte absence et se trouve dans le plus complet dénûment. C'est alors que les exilés montrent un courage et une persévérance admirables. Ils se mettent résolument au travail. M. de Pontgibaud aîné dessine des broderies que sa femme exécute. Peu à peu ils arrivent à se faire connaître et à vendre leurs produits. Bientôt ils ont une manufacture. Aidés par des négociants de Lyon, qui avaient fui après le siège, ils entreprennent un vaste commerce sous le nom de